FRC.L.12933a
Loc
Fic
1787

LE BON MARIAGE, NOUVELLE.

PAR M. L'ABBÉ D'ESPAGNAC.

Pour ſervir à l'Hiſtoire des Finances de 1787.

RESTEZ tranquille, cher Comte, vous ne perdrez rien avec moi. Puis-je oublier que vous m'avez ſi noblement défendu, que vous m'avez ſi généreuſement pardonné mes roueries ? .... Mais ce n'eſt pas des ſentimens que vous demandez. Il vous faut une monnoie de meilleur aloi. Vous l'aurez, & voyez ſi je raiſonne.

Malgré ma déroute; malgré le départ

THE NEWBERRY LIBRARY

de notre aimable libertin ; j'ai regagné du terrein dans l'opinion publique. Le peuple agioteur, étonné de ne pas me voir à B . . . ., me regarde avec admiration ; je ne paye perſonne, & en me montrant avec intrépidité, je force le reſpect. Mon crédit reprend : dans peu vous me verrez à la tête de grandes affaires. Que ſais-je ? Peut-être me verrez-vous Contrôleur-Général ; car enfin je ſuis homme à reſſources, & nous manquons de l'un & de l'autre. Ecoutez-moi.

Le fameux Procès intenté à ma Compagnie des Indes va être jugé. Vous connoiſſez le M... d... R..., chargé du rapport. Il a vu qu'il ne pourroit pas ſauver la Compagnie, que cette occaſion de faire ſon coup alloit lui manquer ; je lui ai rendu le courage & l'eſpérance ; je lui donne la fille du Banquier Pourrat, & nous faiſons à celle-ci une riche dot à prendre ſur l'affaire ; & l'affaire la voici :

Le M... d... R.... déclare, au milieu d'un Etalage de grands & beaux principes, que la Compagnie doit être liquidée ; mais que le Roi doit à la foi publique de ſe-charger des actions au prix de la création, avec l'intérêt de deux années, à l'exception cependant de ce qui me regarde. C'eſt par ordre de ſon Contrôleur - Général que j'en avois acheté vingt-ſept mille. Ce n'eſt pas ma faute ſi le Miniſtre, en me donnant cet ordre, a pratiqué, ou ſeulement fait une fauſſe opération. J'ai dû obéir. Il eſt clair que je me ſuis comporté en ſujet fidele & zélé pour les intérêts de mon Maître. Me laiſſera-t-on ces actions ſur les bras? Mais qui déſormais voudroit ſervir le Roi après m'avoir fait une ſemblable perfidie? Le M... d... R... ſe livre à ce ſujet à des mouvemens qui nous honorent l'un & l'autre. Ah! cher Comte, qu'il dit bien! vous ne doutez pas maintenant que je gagne mon Procès. On arrête

que le Roi ſe chargera de mes vingt-ſept mille actions au prix qu'elles me coûtent. Ce ſera le cas de ne pas tirer au *court bâton ;* je me contenterai de ſeize cents dix à ſeize cents vingt livres par action.

Voici, cher Comte, le *tu autem.* Les vingt-ſept mille actions, je ne les ai pas, faute d'argent pour les payer, il a bien fallu les abandonner; & je vois les différences de ce qu'elles me coûtent, au bas prix auquel on a été forcé de les vendre.

Rien au monde de plus heureux; les différences ne m'embarraſſent gueres. Qui me forceroit à les payer? L'hôtel de Louvois, payé de mes deniers, n'a pas été acquis ſous mon nom. Il faudra donc céder à la douce néceſſité d'acheter de nouveau ces vingt-ſept mille actions. Elles me coûteront, au plus, douze cents livres. Le Roi me les payera au moins ſeize cents dix. Il me reſtera donc un bénéfice net de plus de onze

millions. Je ne puis me tenir de rire quand je penſe à cet arrangement. Le Roi ne réaliſera pas onze cents livres de ces actions ; car les vertueux Adminiſtrateurs de la Compagnie ne s'oublieront pas, & ne voudront pas avoir perdu tout le profit de leur quinze années de privilege. Le Roi perdra donc avec moi près de quatorze millions. Il en perd une dizaine ſur l'argent du Tréſor, preſſé par le cher ami, maintenant à Londres, & que les intérêts uſuraires, & les commiſſions de mes généreux amis les Banquiers ont abſorbé. La Compagnie aura donc coûté au Tréſor Royal, dans vingt mois d'exiſtence, vingt-quatre millions, ſans compter ce qu'elle coûte au commerce, comme le diſent très-bien ſes détracteurs.

Mais que m'importe? A quoi ſerviroient les Edits du Timbre, & de l'Impôt Territorial, ſans les entrées & ſortie joyeuſes du Contrôle général? — Au reſte, tout ne ſera pas pour moi. Mes

vertueux amis, Pourrat, la Noraye, Baroud, & Compagnie, ne m'avanceront pas gratis les ſommes néceſſaires. Je leur donne part, comme juſte, au gâteau, & vous voyez que je marie ſplendidement la fille du premier : j'en fais une M... d... R... ; la dot ſera priſe ſur les onze millions. Pour la Noraye, je lui ai promis, par deſſus le profit que je lui abandonne, mon crédit pour la place de Contrôleur-Général. Il y fera belle figure. Il ſait ſes quatre regles, & tous ſes prédéceſſeurs ne les ſavoient pas. D'ailleurs, je me réſerve de lui ſuccéder, & de faire oublier ſes étourderies. Quant aux autres, ils ſont trop heureux que je veuille bien penſer à eux.

Palpez-donc, Monſieur le Comte, vous ſerez payé, & quelques autres auſſi ; & nous vous inviterons au charmant banquet nuptial, où s'attache l'anneau de cette heureuſe intrigue.

N'allez pas vous creuſer l'eſprit pour ſavoir où le Roi prendra l'argent pour

faire cette grande emplette. Notre affaire eſt que Sa Majeſté s'engage ; le reſte ne doit plus nous inquiéter.

Je ne ſuis pas le ſeul ſur les rangs, pour recevoir les premiers deniers du Timbre : connoiſſez-vous Campi ? C'eſt un Banquier qui degraiſſe mon Pourrat. Connoiſſez-vous Deſmarets ? C'étoit l'ami intime de notre cher fugitif. Eh bien, ce Deſmarets *fit voir* un jour à ce Campi un ordre, ou une lettre, & lui dit que par cette lettre, Calonne le prioit de ſoutenir le prix des actions des eaux *Perier*. Elles ont été ſoutenues, vous le ſavez. Il en a coûté quatorze cents mille livres à Campi ; il les demande au Roi : je ne le crois pas tout à fait auſſi fondé que moi, mais peu s'en faut ; car Deſmarets eſt un Iſraëlite ſans nulle fraude. Il ſera donc auſſi payé : il n'y a que façon de s'y prendre.

Bon ſoir, mon cher Comte : vive les gens d'eſprit.